

Introduction

Section spéciale Sémiotique et participation

Special Issue: Semiotics and participation

Introduction

Eduardo Chávez Herrera
Université Rennes 2 (France)
keemunyunnan@gmail.com

Résumé: Cette introduction à la section spéciale de *Linguistic Frontiers* intitulée « Sémiotique et participation » explore l'intersection entre la sémiotique et les sciences participatives dans les contextes sociaux et épistémiques contemporains. Partant d'un paradoxe central, la sémiotique demeure une entreprise marginale bien qu'elle s'intéresse aux processus de signification au cœur des pratiques contemporaines, ce numéro reformule la question de l'engagement sémiotique : non pas comment la sémiotique peut *parler* de la participation, mais comment elle peut *faire avec* elle comme condition méthodologique et théorique.

Cinq articles examinent la participation dans des champs hétérogènes : comme condition méthodologique pour la sémiotique (Badir) ; en tant qu'opérateur analytique reconfigurant la perception en réalité virtuelle (Fabre, Giraud) ; comme pratique discursive dans les relations humains-végétaux en milieu urbain (Cholet, Lloveria) ; comme structure de transmission affective réactivant des mémoires subalternes (Pastorini) ; et finalement comme horizon pédagogique pour démocratiser la compétence sémiotique par l'éducation populaire (Berthomé).

Plutôt que d'unifier la participation sous une définition unique, cette section spéciale observe comment elle se manifeste à travers les méthodologies, contribuant aux réflexions sur les « écologies du sens » dans un contexte de transformations écologiques, technologiques et sociales.

Mots-clés: sciences participatives, pratique discursive, dimension affective, méthodologie sémiotique

Abstract: This introduction to the special section of *Linguistic Frontiers* 'Semiotics and Participation' explores the intersection between semiotics and participation sciences across contemporary social and epistemic contexts. Addressing a central paradox –that semiotics remains as a marginal endeavour despite engaging with meaning-making processes central to contemporary practices, the collection reframes the question of semiotic engagement: not how semiotics can *speak about* participation, but how it can *work with* it as a methodological and theoretical condition.

Five articles examine participation across heterogeneous fields: as a methodological condition for semiotics (Badir); as an analytical operator reconfiguring perception in virtual reality (Fabre, Giraud); as a discursive practice in urban human-plant relations (Cholet, Lloveria); as an affective transmission structure reactivating subaltern memories (Pastorini); and as a pedagogical horizon for democratising semiotic competence through popular education (Berthomé).

Rather than unifying participation under a single definition, this special section of LF observes how it manifests across methodologies, contributing to reflections on 'ecologies of meaning' amid ecological, technological, and social transformations.

Keywords: participative sciences, discursive practice, affective dimension, semiotic methodology

La question de la participation traverse aujourd'hui les sciences humaines et sociales comme un enjeu épistémologique et politique majeur. Qu'il s'agisse des sciences participatives portées par les institutions, des expérimentations méthodologiques en sciences humaines, ou des formes renouvelées d'engagement citoyen face au désenchantement démocratique, la participation interroge à nouveaux frais les relations entre savoirs, pratiques et espaces publics.

En même temps, la recherche participative demande une collaboration plus étroite entre les chercheurs et leurs partenaires (Bonny 2014) en ceci qu'elle pose différentes questions autour de la place des scientifiques et des type(s) de science que nous voulons aujourd'hui (Catellani et al. 2021).

Cette section spéciale du numéro 9, volume 2 de la revue *Linguistic Frontiers*, issue des journées d'études *Sémiotique et participation* qui se sont tenues à l'Université Rennes 2 (France) les 11 et 12 février 2025, se propose d'explorer la manière dont la sémiotique, dans sa diversité épistémologique, peut entrer en dialogue avec ces dynamiques participatives.

Le constat initial qui a présidé à ces journées tenait en un paradoxe, maintes fois souligné : la sémiotique, discipline qui traite de tous les aspects de la signification, demeure dans une position relativement marginale dans l'espace social (Gaines 2015). Cette marginalité contraste avec la centralité des enjeux de sens qui traversent les pratiques contemporaines, des discours médiatiques aux conflits d'interprétation sur le vivant, en passant par les expériences immersives et les politiques de la mémoire. Dès lors, se pose la question d'un *engagement* renouvelé de la discipline, d'un retour à un rôle « citoyen » que Jean-Marie Klinkenberg (2012) appelait déjà à réhabiliter, et qu'Éric Landowski (2023) a récemment formulé en termes de sémiotique engagée. Les contributions réunies dans ce volume s'inscrivent dans ce sillage, mais en déplaçant l'interrogation : il s'agit moins de comment la sémiotique peut *parler* de la participation que de comment elle peut *faire avec* elle, l'intégrer comme condition de sa propre pratique et de son questionnement théorique.

Ce numéro 9, volume 2 se distingue par l'attention portée à une pluralité de régimes de participation. Il ne s'agit pas d'unifier la notion sous une définition unique, mais d'observer comment elle se décline dans des champs et des méthodologies hétérogènes, depuis l'analyse des discours ordinaires jusqu'à la recherche expérimentale en réalité virtuelle, en passant par la post-mémoire comme forme de participation affective à l'histoire. Ce faisant, il contribue à la réflexion plus large sur les « écologies du sens » qui, dans un contexte de transformations écologiques, technologiques et sociales, appellent une recomposition des catégories sémiotiques.

Les cinq articles qui composent ce volume offrent autant de perspectives sur cette articulation. Le premier article, « Conditions and implications of participation in semiotics (and elsewhere) » de Sémir Badir, propose une réflexion épistémologique sur les « conditions et implications de la participation en sémiotique ». L'auteur y interroge, à partir d'une généalogie critique des modèles d'organisation des savoirs — de l'interdisciplinarité à la théorie de l'acteur-réseau —, la compatibilité de la sémiotique avec le projet des « sciences participatives ». Son hypothèse est que la sémiotique, en tant que corps de savoir « indiscipliné », reste largement étrangère au modèle de la recherche appliquée, mais qu'elle peut néanmoins trouver un point d'ancrage dans une conception de la participation comme *condition méthodologique*, en particulier à travers ses missions d'éducation et de popularisation. C'est précisément cette piste que les articles suivants explorent, chacun à leur manière.

Ainsi, l'article de Maxime Fabre et Clara Giraud, « Étude sur la tactilité du visuel en réalité virtuelle : proposition d'une méthodologie interdisciplinaire » propose une méthodologie interdisciplinaire qui articule sémiotique peircienne, sciences de l'information et de la communication, et sciences informatiques. Les auteurs y développent une recherche expérimentale dans laquelle les participants ne sont pas de simples sujets d'observation, mais des acteurs à part entière d'un processus de redéfinition des notions de virtuel et de tactilité. Ce faisant, ils montrent comment la participation peut devenir un « opérateur sémiotique à part entière », reconfigurant le rôle du corps et de la perception sensible dans la production de sens en contexte immersif. L'expérience devient un « pré-texte » — au sens linguistique du terme — à l'interrogation collective des concepts, dans une dynamique de *nivellement* de la participation.

Le troisième article, « Libération des plantes, libération des plaintes : écologie narrative des relations entre humains et végétaux en milieu urbain », rédigé par Céline Cholet et Vivien Lloveria, et consacré à « l'écologie narrative des relations entre humains et végétaux en milieu urbain », déplace la focale vers les discours ordinaires. À partir d'un corpus de réclamations adressées par des habitants au service des Espaces verts du Havre, les auteurs analysent comment la mise en visibilité de la végétation spontanée, consécutive à la loi Labbé, suscite des opérations de catégorisation, de traduction et de recatégorisation. L'étude montre que les plantes peuvent acquérir une forme d'actantialité discursive, non comme propriété donnée, mais comme résultat d'attributions de rôles dans des régimes de valeur concurrents. La participation y est celle des habitants qui, à travers leurs plaintes, participent à la fabrique sémiotique et politique de la ville, tandis que les réponses institutionnelles opèrent un travail de recadrage qui ouvre, partiellement,

vers une logique d'ajustement et de cohabitation avec le vivant. Cette contribution illustre la manière dont la sémiotique peut rendre compte des *relations* plutôt que des entités, en dialogue avec les approches de Philippe Descola ou d'Éric Landowski.

Le quatrième article « La présence des autochtones brésiliens dans la Normandie française : la post-mémoire Carijó d'Içá-Mirim ou Essomericq » propose une incursion dans le champ des *memory studies* à travers le cas singulier de la présence revendiquée d'une lignée autochtone brésilienne en Normandie. L'autrice, Vanesa Pastorini, y mobilise la notion de post-mémoire pour interroger les lacunes de l'histoire officielle et la manière dont les affects et les récits descendants peuvent combler les blancs archivistiques. L'histoire d'Essomericq, jeune Carijó emmené en France au XVIIIe siècle, est revisitée à travers les productions discursives de deux descendants, l'abbé Paulmier au XVIIIe siècle et Dorothée de Linares au XXIe siècle. L'article montre comment la post-mémoire, comprise comme une *structure de transmission incarnée*, permet de reconfigurer les critères de vérité historique et d'ouvrir un espace de confrontation entre récits hégémoniques et mémoires subalternes. La participation y est celle des descendants qui, par leurs discours, participent à la réactivation d'un passé autrement voué à l'oubli.

Enfin, le dernier article, « Pour une sémiotique populaire : aire que le politique mène de nouveau à la mer » propose une réflexion programmatique sur une « sémiotique populaire ». Partant du constat du désenchantement démocratique et de l'illisibilité croissante du politique, Lucile Berthomé esquisse une démarche inspirée de l'éducation populaire et des pédagogies de Paulo Freire (1974), visant à rendre les outils d'analyse sémiotique accessibles aux citoyens. L'enjeu est de leur permettre de déconstruire les mécanismes discursifs qui tendent à invisibiliser l'action du politique sur les existences, et de raviver ainsi un sentiment d'efficacité politique. Cet article, qui ne rend pas compte d'ateliers déjà conduits mais interroge leurs conditions de possibilité, se présente comme une contribution épistémologique et politique au débat sur la vocation sociale de la sémiotique. Il rejoint les mêmes appels récents à une science engagée, réflexive et située, et prolonge les réflexions de la sémiotique sociale sur la distribution inégale de la compétence sémiotique.

Cette section spéciale ne prétend pas épuiser le sujet. Elle espère plutôt tracer des pistes, ouvrir des chantiers, et inviter les lecteurs à poursuivre une réflexion collective sur ce que la sémiotique peut apporter — et ce qu'elle doit apprendre — de la participation. Car, comme le rappelle l'un des contributeurs, la participation est peut-être moins un objet qu'une *condition* : celle d'une sémiotique qui, pour rester fidèle à sa vocation critique, doit apprendre à faire avec celles et ceux dont elle étudie les signes. La question qui court à travers ces pages est dès lors celle de la posture des sémioticien·nes : entre observation participante et participation observante, entre analyse distanciée et engagement assumé, comment se

positionner dans un monde où les signes sont aussi des actes, et où l'interprétation engage des responsabilités ?

Nous espérons que ce numéro contribuera à faire de cette question un axe central des recherches sémiotiques à venir, en dialogue avec les sciences humaines et sociales (et d'autres sciences aussi), et en résonance avec les urgences de notre temps.

RÉFÉRENCES

- Bonny, Y., 2014. La recherche-action et la question de l'institution. *Forum. Revue de la recherche en travail social*, 15-24.
- Catellani, A., Espuny, P., Jalenques-Vigoroux, C., 2021. Les sciences participatives au prisme des Sciences de l'information et de la communication. *Études de communication*, 56, 7-20, available at: <https://journals.openedition.org/edc/11349>
- Freire, P., 1974. *Pédagogie des opprimés*. Paris: Éditions Maspéro.
- Gaines, E., 2015. Everyday Semiotics: The Paradox of a Universal Discipline. *The American Journal of Semiotics*, 31(3-4), 1-17. <https://doi.org/10.5840/ajs201512142>
- Klinkenberg, J-M., 2012. Ce que la sémiotique fait à la société, et inversement. *Signata*, 3, 13-25, available at: <https://journals.openedition.org/signata/783>
- Landowski, E., 2023. Une sémiotique engagée: Présentation. *Acta Semiotica*, 3(5), available at: <https://doi.org/10.23925/2763-700X.2023n5.62468>